



LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PERCEPTION DE MAURICE MERLEAU-PONTY

[Simone de Beauvoir](#)

Éditions de Minuit | « Philosophie »

2020/1 N° 144 | pages 7 à 10

ISSN 0294-1805

ISBN 9782707346100

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-philosophie-2020-1-page-7.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de Minuit.

© Éditions de Minuit. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LA PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PERCEPTION DE MAURICE MERLEAU-PONTY ¹

Un des buts essentiels que se propose l'éducation de l'enfant, c'est de lui faire perdre le sens de sa présence au monde. La morale lui enseigne à renier sa subjectivité, à renoncer au privilège de s'affirmer comme « Je » en face d'autrui ; il doit se considérer comme une personne humaine parmi d'autres, soumise comme les autres à des lois universelles inscrites dans un ciel anonyme. La science lui enjoint de s'évader hors de sa propre conscience, de se détourner du monde vivant et signifiant que cette conscience lui dévoilait, et auquel elle s'efforce de substituer un univers d'objets glacés, indépendants de tout regard et de toute pensée. Cependant, malgré la morale, tout homme connaît une mystérieuse intimité avec une existence unique qui est précisément la sienne, et malgré la science, tout homme voit avec ses yeux. De là naît ce divorce que l'on remarque entre les opinions affichées et les convictions cachées, entre les préceptes appris et le mouvement spontané de la vie. Le monde ayant été arraché au sujet, le sujet refoulé hors du monde, il devient impossible de posséder à la fois et le monde et soi ; certains se jettent résolument vers les choses étrangères et s'efforcent d'oublier qu'ils se perdent eux-mêmes ; d'autres choisissent de retourner vers soi, mais il leur paraît alors que le reste de l'univers leur échappe. Un des immenses mérites de la phénoménologie, c'est d'avoir restitué à l'homme le droit à une authentique existence, en supprimant l'opposition du sujet et de l'objet ; il est impossible de définir un objet en le coupant du sujet par lequel et pour lequel il est objet ; et le sujet ne se révèle qu'à travers les objets dans lesquels il s'engage. Une telle affirmation ne fait qu'explicitier le contenu de l'expérience naïve ; mais elle est riche de conséquences ; c'est seulement en la prenant pour base qu'on réussira à édifier une morale à laquelle l'homme puisse totalement et sincèrement adhérer ; il est donc d'une extrême importance de l'établir avec solidité et de rendre à l'homme cette audace enfantine dont des années de docilité verbale l'ont dépouillé : l'audace de dire : « Je suis là. » C'est pourquoi la *Phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty n'est pas seulement [364] un remarquable travail de spécialiste, mais un livre qui intéresse tout l'homme, et tout homme : la condition humaine y est en jeu. L'empirisme comme l'intellectualisme séparaient le monde de la conscience ; pour réussir ensuite à les rejoindre, l'un demandait à la conscience d'abdiquer devant l'opacité du réel ; l'autre dissolvait le réel dans la lumière de la conscience, et pour finir tous deux échouaient à rendre compte de cette expérience unique : la conscience du réel. Merleau-Ponty nous montre

1. Cette recension a été publiée en 1945 dans le premier volume des *Temps modernes*. La pagination d'origine est indiquée entre crochets. Nous remercions Sylvie Le Bon de Beauvoir d'avoir autorisé la republication de ce texte devenu introuvable.

que l'attitude phénoménologique permet à l'homme d'accéder au monde, et de s'y retrouver lui-même : c'est en me donnant au monde que je me réalise, et c'est en m'assumant moi-même que j'ai prise sur le monde.

Il est en particulier une existence que la science prétend annexer à l'univers des objets et dont la phénoménologie rend à l'homme la possession : c'est celle du corps propre. Dans des pages qui sont peut-être les plus définitives de tout son livre, Merleau-Ponty démontre, par l'analyse de processus normaux et de cas pathologiques, qu'il est impossible de considérer notre corps comme un objet, fût-ce un objet privilégié. Par exemple aucune des explications que l'on a proposées de la fameuse « illusion des amputés » à partir de la notion de corps objet n'est valable, ni même plausible ; le phénomène du membre fantôme devient au contraire intelligible si on définit le corps comme notre manière d'être au monde, notre « ancrage » dans ce monde, ou encore l'ensemble des « prises » que nous avons sur les choses ; on comprend alors que le monde, qui a été constitué par mon corps comme maniable, le demeure actuellement, même si j'ai perdu le pouvoir de le manier ; l'objet maniable me renvoie à une main que je n'ai plus, mais dont la présence est posée par le milieu qui m'entoure. Merleau-Ponty analyse aussi une curieuse psychose : un malade atteint de troubles cérébelleux est incapable de désigner aucune partie de son corps ou d'effectuer aucun mouvement abstrait tel que fléchir sur commande un doigt, une jambe ; mais il peut saisir son nez ou sa cheville ; il peut prendre son mouchoir dans sa poche, réagir à toute situation concrète ; c'est-à-dire qu'il a à sa disposition son corps phénoménal ; son corps est demeuré intact en tant que véhicule de son être au monde ; là où le malade échoue, c'est quand il lui faut regarder son corps comme un objet parmi d'autres qui occupe sa place entre le mur et la table, dans l'espace objectif ; il peut vivre son corps, non se le représenter, ce qui démontre bien que le corps représenté est une construction secondaire, qui se surajoute à la réalité du corps vécu, et qui peut, en certains cas, s'en désunir. Notre corps n'est pas d'abord posé dans le monde à la manière d'un arbre ou d'une pierre ; il l'habite, il est notre manière générale d'avoir un monde ; c'est lui qui exprime notre existence, ce qui signifie non qu'il en est un accompagnement extérieur, mais qu'elle se réalise en lui.

Et voilà qu'en nous restituant notre corps la phénoménologie nous restitue aussi les choses ; par le corps nous pouvons « fréquenter » le monde, le comprendre, nous pouvons « avoir un monde ». L'espace [365] où nous situons les objets n'est pas une forme abstraite qui s'imposerait à nous du dehors ; notre perception de l'espace exprime la manière dont nous tendons vers l'avenir à travers notre corps et à travers les choses ; elle exprime la vie totale du sujet ; l'expérience de la spatialité, c'est l'expérience de notre situation dans le monde ; cela permet de comprendre qu'il existe une spatialité originale pour le primitif, le schizophrène, l'halluciné, le dormeur, le peintre ; cela permet aussi d'élucider les problèmes classiques de la « vision renversée », de la perception de la profondeur. On sait qu'un sujet à qui on fait porter des lunettes qui redressent les images rétiniennes retrouve au bout d'un certain temps une vision normale ; de même un sujet qu'on oblige à percevoir sa chambre dans un miroir incliné à 45° finit par s'y orienter de telle manière qu'il voit les lignes obliques de sa chambre comme des

verticales. Cela ne peut se comprendre que si on envisage le corps comme constituant par son action un sol perceptif, un fonds de la vie, un milieu général pour ma coexistence avec le monde ; il opère les transpositions nécessaires pour pouvoir vivre dans un champ perceptif nouveau et s'y ancrer. Quant à la profondeur et à la grandeur, elles viennent aux choses sans aucune comparaison avec aucun objet repère ; elles sont enracinées dans notre situation, elles se définissent par rapport à une certaine portée de nos gestes, à une certaine prise sur notre entourage. Seule cette conception de l'espace rend compte aussi des phénomènes de mouvement ; si nous sommes engagés dans un milieu, le mouvement nous apparaît comme un absolu, et sa relativité se réduit au pouvoir que nous avons de changer de domaine à l'intérieur du grand monde.

Le rôle du corps ne se borne pas à projeter dans l'espace qu'il constitue des qualités dont la lourdeur, l'opacité lui seraient étrangères ; la sensation n'est pas une qualité, ni la conscience d'une qualité : elle est une communication vitale avec le monde, un tissu intentionnel ; toute prétendue qualité est insérée dans une certaine conduite et possède une signification vitale ; des expériences de laboratoire montrent par exemple que le geste de lever le bras est modifié par un champ visuel rouge, jaune, bleu ou vert ; regarder une plage bleue, c'est donner à mon corps cette manière particulière de remplir l'espace qu'est le bleu ; le sensible est une « certaine manière d'être au monde qui se propose à nous d'un point de l'espace et que notre corps reprend et assume » ; et il faut pour être senti que le sensible soit sous-tendu par mon regard, ou par le mouvement de ma main. Percevoir le ciel bleu, ce n'est pas me poser en face de lui ; il faut que je m'abandonne à lui, qu'il se « pense en moi » ; au moment où je le perçois, « je suis le ciel même qui se rassemble, se recueille et se met à exister pour soi ». La « chose » se définira donc d'abord non comme une résistance, mais au contraire comme le corrélatif de mon existence : elle est une « structure » accessible à l'inspection du corps, et c'est pourquoi le réel nous apparaît chargé de significations humaines ; c'est pourquoi nous ne pouvons concevoir de chose que perçue ou perceptible. Ainsi la [366] perception n'est pas une relation entre un sujet et un objet étrangers l'un à l'autre : elle nous lie au monde comme à notre patrie, elle est communication et communion, « la reprise en nous-mêmes d'une intention étrangère », ou inversement « l'accomplissement extérieur de nos puissances perceptives ». Les choses nous *parlent* ; et il ne faut pas donner à ces mots un sens figuré ou symbolique ; véritablement la nature est langage, un langage qui s'enseignerait lui-même, où la signification serait secrétée par la structure même des signes. On comprend par là que nous ne puissions jamais être dépaysés dans le monde ; le désert le plus sauvage, la caverne la plus cachée secrète encore un sens humain ; l'univers est notre domaine.

Cependant, en même temps que cet aspect familier, les choses offrent une autre face : elles sont aussi silence et mystère, un Autre qui nous échappe ; elles ne sont jamais tout entières données, mais au contraire toujours ouvertes ; le monde au sens plein du mot n'est pas un objet, il transcende toutes les vues perspectives que j'en prends. Réel, le monde est cependant toujours inachevé, et cette contradiction correspond à celle qui oppose l'ubiquité de

la conscience et son engagement dans un champ de présence. Pour percevoir, il faut que je sois situé, et c'est le même mouvement par lequel j'accède au monde en m'enracinant ici et maintenant qui rejette le monde à l'horizon toujours inaccessible de mon expérience. Je ne suis pas en effet une conscience impersonnelle est intemporelle : si j'existe comme sujet c'est parce que je suis capable de nouer ensemble un passé, un présent et un avenir, c'est parce que je fais le temps ; percevoir l'espace, percevoir l'objet, c'est déployer le temps autour de moi, mais la synthèse perceptive demeure toujours inachevée puisque la synthèse temporelle ne s'achève jamais.

C'est donc par la temporalité que s'explique l'opacité du monde, et c'est en elle aussi que l'opacité du sujet a sa racine. Tandis que Sartre dans *L'Être et le Néant* souligne d'abord l'opposition du pour soi et de l'en soi, le pouvoir néantisant de l'esprit en face de l'être et son absolue liberté, Merleau-Ponty s'attache au contraire à décrire le caractère concret du sujet qui n'est jamais, selon lui, un pur pour soi. Il pense en effet que notre existence ne se saisit jamais dans sa nudité, mais en tant qu'elle est exprimée par notre corps ; et ce corps n'est pas enfermé dans l'instant, il implique toute une histoire, et même une préhistoire. Par exemple, il ne peut se situer dans l'espace qu'en définissant son milieu actuel par rapport à un milieu spatial donné préalablement et qui lui-même se réfère à un niveau antérieur sans que jamais on puisse s'arrêter à un premier niveau qui serait ancré nulle part. La perception de l'espace, comme toute perception en général, suppose donc derrière soi un passé indéfini, une « communication avec le monde plus vieille que la pensée », qui est concrétisée par le fait de ma naissance ; mon histoire s'incarne dans un corps possédant une certaine généralité, un rapport au monde antérieur à moi-même, et c'est pourquoi ce corps est opaque à la réflexion, c'est pourquoi ma conscience se trouve « engorgée par le sensible ». Elle n'est pas un pur pour soi, ou, selon le mot de Hegel que Sartre a repris, un trou dans l'être, mais plutôt « un creux, un pli qui s'est fait et qui peut se défaire. »

À partir de ces définitions du monde et de l'homme, Merleau-Ponty envisage la plupart des grands problèmes qui intéressent la condition humaine, et il apporte, en particulier sur la question de la sexualité et sur celle du langage, des suggestions très riches. Mais ce qui m'apparaît le plus important, dans son livre, à la fois par la méthode employée et par les résultats acquis, c'est l'élucidation phénoménologique d'une expérience vécue, l'expérience de la perception. Hegel dit très justement qu'on ne peut comprendre une vérité qu'en la rattachant au mouvement de pensée qui l'a engendrée ; les idées que je viens de résumer trop brièvement ne peuvent garder toute leur valeur que si on les rattache aux analyses concrètes qui les étayaient. Merleau-Ponty n'invente pas un système ; il part de faits établis et il démontre qu'il est impossible d'en rendre compte en demeurant sur un plan expérimental, amis qu'ils impliquent tout un rapport de l'homme au monde, et c'est cette relation qu'il dégage patiemment. Un des premiers mérites de ce livre, c'est qu'il est convaincant ; un autre de ses mérites c'est qu'il ne nous demande pas de nous faire violence ; il nous propose au contraire d'épouser le mouvement même de la vie qui est croyance aux choses de ce monde et à notre propre présence.